

Romain Rolland au cœur de la “mêlée” (1914–1918)

Conférence d'Antoinette Blum

Extraits

Le texte intégral de cette conférence qu'Antoinette Blum a prononcée à l'Ecole Normale Supérieure, le 16 janvier 2003, fera l'objet d'une publication : « Genève et la paix, acteurs et enjeux : trois siècles d'histoire, actes du colloque historique tenu au palais de l'Athénée les 1, 2 et 3 novembre 2001 » édités par Roger Durand, avec la collaboration de Jean-Daniel Candaux, Antoine Fleury et Tony Guggisberg, Genève, Association « Genève : un lieu pour la paix », à paraître en décembre 2003, ISBN 2-940336-02-4.

Nous remercions les responsables de publication pour leur aimable autorisation

Romain Rolland se trouvait en Suisse quand éclata la Guerre de 14. Il y était depuis le début de juin 1914 et décida donc d'y rester. Comme il avait quarante-huit ans, il était trop âgé pour être appelé à servir. Il passera toutes les années de guerre en Suisse : à Genève jusqu'à l'été 1915, et par la suite, la plupart du temps, à Villeneuve.

La Suisse : terre d'élection

Rien d'étonnant à ce que la guerre surprit Rolland en Suisse. Il y avait fait de fréquents séjours depuis son premier contact avec ce pays en 1882. Une grande partie de son roman-fleuve *Jean-Christophe* (1904-1912) fut rédigé pendant ses vacances d'été en Suisse. Et en 1913, il y fit un long séjour de plusieurs mois pour écrire son second roman, *Colas Breugnot*. Outre son attirance pour la nature alpestre de la Suisse et son émerveillement devant le jeu de lumière qui se reflétait sur le lac Léman, que représentait au juste la Suisse pour l'écrivain ?

C'est dans le contexte d'une guerre fratricide qui se préparait entre la France et l'Allemagne et d'une Europe aux abois que la Suisse devint pour lui une terre d'élection. Rolland nous livre ses sentiments sur la Suisse dans certaines pages de la fin de *Jean-Christophe*, écrites justement à la veille de la guerre. Dans la dernière partie du roman, "La nouvelle journée", Jean-Christophe est à la recherche "[d]'un coin de terre où l'on pût respirer au-dessus de l'Europe" car "comme tant d'esprits d'alors, altérés de liberté", il "suffoquai[t] dans le cercle étroit des nations ennemies" ¹. Il choisit la Suisse, "l'îlot des Vingt-quatre Cantons", "au milieu de l'Europe avide" ². Pour Jean-Christophe, "ces Etats-Unis des trois races principales de l'Occident" sont une "miniature de l'Europe de l'avenir" et un "exemple donné au monde" de par "ses réserves de force morale et de liberté civique" et son "vigoureux esprit démocratique" ³ accumulés depuis des siècles. En somme, Jean-Christophe se trouvait bien en Suisse, "un pays où il était facile de vivre à l'écart, étranger parmi la foule des étrangers" ⁴.

A l'instar de son héros, la Suisse représentait un asile pour Romain Rolland, à l'écart de la tourbe parisienne de la "Foire sur la place", – nom qu'il avait donné à une des parties de *Jean-Christophe*, – celle qui évoquait l'intellectualité parisienne qu'il détestait tant. Contrairement à Jean-Christophe, Rolland ne choisit pas de rester en Suisse pour se tenir à l'écart des ses contemporains et des événements qui bouleversaient l'Europe, mais parce que c'était un lieu propice à l'action qu'il lui incombaient de mener. Car – sinon en Suisse – "où vivre? où aller, quand on a le malheur de penser d'une façon aussi différente de presque tous ses contemporains [...]?" ⁵, écrira-t-il à sa mère en janvier 1915 pour lui expliquer les raisons qui le poussent à ne pas rentrer en France. En Suisse, il pourra suivre "tous les mouvements de pensée européens" ⁶ et s'exprimer librement, tandis qu'en France il se sentirait asphyxié, comme pris dans un étau : "Je ne pourrai plus parler. Pourrai-je encore penser? Que saurai-je du dehors ? [...] ma voix sera bâillonnée" ⁷. En effet, après avoir vu la réaction française à ses premiers articles contre la guerre publiés en Suisse, Rolland dut se rendre à l'évidence que les journaux parisiens lui étaient "fermés" ⁸. C'est donc en Suisse que cet être d'exception, très conscient de sa propre valeur, allait pendant plus de quatre ans remplir la mission qu'il croyait être la sienne et devenir le point de ralliement des Européens à la recherche d'une alternative à la guerre qui ravageait le monde.

Les activités de Rolland et ses articles retentissants, presque tous publiés en Suisse, vont projeter l'écrivain au cœur des événements et des grandes questions politiques du jour. C'est dans le *Journal de Genève* que, le 15 septembre 1914, Rolland lance "Au-dessus de la mêlée", son cri de guerre passionné contre "la guerre européenne" que s'offre une "Europe démente, montant sur le bûcher et se déchirant de ses mains, comme Hercule!" ⁹ [...].

Amitiés suisses

Ce fut grâce à son travail à l'Agence des Prisonniers du Comité international de la Croix-Rouge que Rolland devint le collaborateur et l'ami du "bon" ¹⁰ Dr Ferrière, c'est à dire de Frédéric Ferrière (1848-

¹Romain ROLLAND, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1951, p. 1435.

²*Ibidem*.

³*Ibidem*, p. 1436.

⁴*Ibidem*, p. 1437.

⁵ Romain ROLLAND, lettre du 8 janvier 1915, *Je commence à devenir dangereux. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1914-1916)*, Cahiers Romains Rolland, no.20, Paris, Albin Michel, 1971, p. 67.

⁶*Ibidem*, lettre du 1er janvier 1915, p. 64.

⁷*Ibidem*, lettre du 28 décembre 1914, p. 55.

⁸*Ibidem*.

⁹"Au-dessus de la mêlée", *L'esprit libre*, Paris, Albin Michel, 1953, p. 79.

¹⁰ Romain ROLLAND, *Journal des années de guerre*, p. 431. Rolland utilise souvent cet adjectif pour évoquer Ferrière.

1924), fondateur de l'Agence. Nous voyons dans le *Journal des années de guerre* de Rolland – texte capital sur cette période – la grande admiration qu'il voue à Ferrière. Des liens étroits se tissent entre eux, liens qui s'étendront à toute la famille Ferrière, notamment avec un des fils de Ferrière, Adolphe, théoricien de l'École Active et un des premiers collaborateurs de l'Institut Jean-Jacques Rousseau. Même après son départ de l'Agence, Rolland restera en contact avec le Dr Ferrière qui lui confiera ses frustrations, son sentiment de découragement liés aux problèmes posés par les relations tendues entre les différentes Croix-Rouge nationales et même celles entre les délégués des deux Suisses : c'est le règne de la méfiance qui risque de provoquer la "rupture" au sein du "dernier asile de la fraternité internationale"¹¹, selon les paroles de Rolland. Le rapport entre Rolland et Ferrière est celui de deux égaux qui travaillaient à une œuvre commune, le premier par ses écrits et sa vaste correspondance par delà les frontières ennemies, le second par son action militante auprès des victimes de la guerre.

Au moment de quitter l'Agence, Rolland témoigna dans son *Journal* de la grandeur de Ferrière : "Une des rares bonnes chances qui m'aient été échues, en cette guerre, a été de me trouver journellement en rapport avec *le seul* esprit de Genève (je le crois), qui soit resté juste, impartial et largement humain, au milieu du conflit universel"¹². Il fut le seul, selon Rolland, dans le Conseil de direction de la Croix-Rouge à être "vraiment Européen"¹³ tandis que Gustave Ador, par exemple, président de la Croix-Rouge, était resté très francophile et connaissait mal la mentalité allemande. Par son impartialité, son humanité, Ferrière fut ce que Rolland tentait lui-même d'être pendant la Grande Guerre.

Et sur le plan personnel, Rolland ne put qu'être très sensible à l'amitié sans failles que toute la famille Ferrière lui témoigna tout au long de la guerre, alors qu'il eut à se plaindre du chauvinisme francophile des Genevois et de la peur que ressentait beaucoup d'entre eux de se compromettre politiquement par des liens trop visibles avec lui. Les Ferrière furent "les seuls peut-être, écrit Rolland, qui aient été vraiment bons pour moi à Genève, parmi les Genevois"¹⁴. La mort de Ferrière provoqua en Rolland une réelle souffrance. Le jour même de sa mort, le 14 juin 1924, Rolland confia dans son *Journal intime* ce que Ferrière avait représenté pour lui pendant la période de la guerre : "Beaucoup plus qu'un ami. Quelqu'un de ma famille, plus proche que mon père –, une âme de mon sang, mais plus pure, plus sainte. [...] Cette mort est la plus grande perte que j'ai subie, depuis la mort de ma mère"¹⁵.

Une autre figure suisse connue avec qui Rolland se sent des affinités, c'est Auguste Forel (1848-1931), le grand psychiatre et entomologiste vaudois. Pendant la Grande Guerre, cet "homme de foi et de science"¹⁶, qui venait d'une famille de *Weltbürger*¹⁷, comme l'écrit Rolland, s'est livré à des études qui tentaient de donner un fondement scientifique à ses convictions internationalistes et pacifistes. De tels écrits ne pouvaient que trouver un écho chez Rolland. En juillet 1915, Rolland fait référence à un article de Forel sur "L'Ame allemande", paru dans le *Journal de Genève*, où ce dernier démontre que les "races humaines" sont le résultat d'un "métissage". Ce texte de Forel sert de tremplin à Rolland pour ses propres remarques sur la nation comme un "polyptier de races, de tempéraments, de pensées différents"¹⁸. De même, l'envoi à Rolland par Forel de sa brochure, *La Paix Supernationale* (1916) donne lieu à un échange épistolaire entre les deux hommes. Nous pouvons aisément nous imaginer, aussi, qu'une autre brochure de Forel, *Les Etats-Unis de la Terre* (1916) trouva en Rolland un lecteur attentif. Notons que ce fut en 1916 également que Rolland publia son propre texte sur sa vision d'un monde supranational, "La route en lacets qui monte"¹⁹.

Mais le Suisse que Rolland fut amené à considérer comme un grand parmi les grands, ce fut Carl Spitteler (1845-1924). Rolland admirait, certes, le courage de Spitteler qui, le 14 décembre 1914 à Zurich, avait prononcé son grand discours, *Notre point de vue suisse*, dans lequel il flétrit publiquement la politique allemande et sa violation de la neutralité belge. Un acte courageux si l'on considère que Spitteler n'était lu que dans des pays de langue allemande. Le boycott fut immédiat et Spitteler qualifié de traître par ceux-là mêmes qui la veille l'avaient considéré comme leur "plus grand poète allemand"²⁰.

Ce fut, cependant, avant tout au créateur d'épopées – de *Prométhée* et du *Printemps olympien* – que s'adressait l'admiration de Rolland. La lecture de ses œuvres au début de la guerre l'enthousiasma. Il y trouvait une expression littéraire de son propre combat "Au-dessus de la mêlée". Alors que Rolland menait un combat que lui avait imposé sa "conviction", son "âme", il découvrit le héros, Prométhée, celui qui avait "sacrifié sa vie à son âme". Et Rolland de dire, "Je n'étais plus seul. J'avais un maître et compagnon"²¹.

Le 21 avril 1915 Rolland écrivit une lettre à Spitteler pour lui dire combien il admirait le "rayonnement de liberté et de beauté" qui se dégageait de son œuvre : " Dans les combats qui nous

¹¹*Ibidem*, p. 811.

¹²*Ibidem*, p. 426.

¹³*Ibidem*, p. 812.

¹⁴*Ibidem*, p. 750. Gustave Ador, par exemple, évita de prononcer le nom de Rolland dans une conférence qu'il fit à Paris en février 1916 sur l'Agence des Prisonniers, sachant l'antagonisme dont l'écrivain était l'objet en France. Selon Rolland, on put, par conséquent, facilement déclarer dans les milieux parisiens qu'il n'avait jamais travaillé à l'Agence (*Ibidem*, p. 660). Un autre exemple de la poltronnerie de la Suisse ou de sa complicité politique avec la France fut le silence qui entourait son don à la Croix-Rouge d'une partie du montant reçu pour le Prix Nobel. En dehors du *Journal de Genève*, aucun journal, aucune revue de la Suisse romande ne mentionna un tel don (*Ibidem*, p. 1250).

¹⁵Cité dans "Correspondance de Romain Rolland avec Adolphe Ferrière, introduite et commentée par Sven Stelling-Michaud et Janine Buenzod, *Romain Rolland*, Pierre Abraham et al., coll. "Langages", Neuchâtel, La Baconnière, 1969, p. 191.

¹⁶Romain ROLLAND, *Journal des années de guerre*, p. 851.

¹⁷*Ibidem*, p. 1143. La mère de Forel était française, sa femme, allemande, une de ses filles avait épousé un Allemand, une autre un Canadien, et un fils avait épousé une Russe.

¹⁸*Ibidem*, p. 432.

¹⁹Publié dans *Le Carmel* (décembre 1916) et repris dans *L'esprit libre*, pp. 188-194.

²⁰Charles BAUDOUIN, *Carl Spitteler. Essai suivi d'un choix de fragments en traduction originale*. Bruxelles, Les cahiers du journal des poètes, 53 (5 mai), 1938, p. 28.

²¹Romain ROLLAND, *Compagnons de route*, Paris, Albin Michel, 1961, p. 183.

ravagent, je salue en vous l'héroïque sérénité de l'art souverain' ". Spitteler lui-même reconnaît leur affinité. Dès le lendemain, il répond à Rolland : " 'Nous sommes parents d'esprit, sous beaucoup de rapports. Ainsi, notre façon de penser européenne, qui s'efforce de rendre justice aux diverses nations' " ²².

Spitteler obtiendra en 1919 le prix Nobel de littérature, et ceci avec le soutien de Rolland. La lettre que ce dernier avait écrite le 23 février 1918 au secrétaire de la fondation Nobel pour appuyer la candidature du poète révèle l'emprise que Spitteler exerçait sur lui. Rolland écrit :

"La lecture des grands poèmes de Spitteler a été pour moi une découverte, pendant la guerre, et je puis dire qu'elle m'a illuminé ces sombres années. J'avais le sentiment d'avoir fait la rencontre d'une de ces puissantes personnalités de l'art, comme on soupire de n'en trouver que quelques-unes seulement, très rares, çà et là, dans le passé' ".

Rolland, homme très conscient de sa propre valeur " '[s]'inclinent' " pourtant devant Spitteler " 'comme devant un maître de l'art et de la vie, avec une affectueuse piété' " ²³.

Feuilles genevoises d'accueil

Des liens d'estime, et parfois d'affection caractérisent les relations de Rolland avec certains Suisses d'exception. L'écrivain établira d'autres types de relations avec ceux qui l'aideront à diffuser ses articles. Un de ses amis suisses de longue date fut Paul Seippel (1858-1926), professeur de littérature française à l'École polytechnique fédérale de Zurich et collaborateur du *Journal de Genève*. Il fut l'auteur d'une des premières études sur Rolland, datant de l'avant-guerre. C'est en grande partie grâce à Seippel que Rolland publiera au début de la guerre un grand nombre de ses articles dans le *Journal de Genève*. En effet dix des seize articles qu'il publiera entre le 29 août 1914 et le 1er août 1915 et regroupés par la suite sous le nom général d'*Au-dessus de la mêlée* (à ne pas confondre avec son article du même nom), paraîtront au *Journal de Genève*. Par contre, seuls deux articles sur vingt-quatre articles parus entre décembre 1915 et juin 1919 et regroupés sous titre des *Précurseurs*, seront publiés par le *Journal de Genève*. D'où provient un tel écart?

Dans le *Journal des Années de guerre* de Rolland, il est beaucoup question du *Journal de Genève* et de son évolution politique, évolution qui explique pourquoi Rolland y deviendra persona non grata. Dès l'attaque dont Rolland fut l'objet, le 17 décembre 1914, dans le journal français, *Le Temps*, pour sa soi-disant complaisance envers ses "lecteurs d'outre-Rhin" ²⁴, Rolland ne trouve "plus aucun encouragement pour [s]a lutte, au *Journal de Genève*" ²⁵. La réaction du journal est, selon l'écrivain, caractéristique des institutions suisses : "En dehors de la Croix-Rouge internationale, je n'ai pas appris à estimer beaucoup, depuis cinq mois, la position prise par la Suisse, dans la guerre européenne". Rolland termine sur une pointe d'ironie : " Elle met tout son héroïsme à ne pas se compromettre" ²⁶. Et pourtant œuvrer à la "réconciliation européenne" devrait être la mission de la Suisse. Et au fil des mois, le *Journal de Genève* deviendra de plus en plus "un instrument de politique conservatrice et chauvine française" ²⁷. Le journal s'est mis, écrit Rolland en mars 1916, sous la tutelle d'Albert Bonnard, le rédacteur en chef ²⁸, qui "joue le rôle d'excitateur de la France, au lieu de l'éclairer et de la modérer, comme cela devrait être le rôle d'un vrai Genevois" ²⁹. Les attaques de Rolland contre le *Journal* se feront de plus en plus acerbes. Le 13 octobre 1916, il déclare que "sous couleur de neutralité, cette feuille se fait la pourvoyeuse de l'abattoir, la rabatteuse de la tuerie" ³⁰.

L'écrivain n'accuse plus simplement le *Journal de Genève* d'avoir peur de se compromettre auprès d'un public français, voire de la presse française, mais de s'activer pour attiser la flamme du nationalisme français. Et Rolland de se lamenter que le *Journal de Genève* n'ait pas su ou voulu jouer le beau rôle qui aurait dû être le sien : "présenter aux nations en guerre le miroir de la vérité!" ³¹ Au lieu de cela, elle excite les passions et les haines, et déçoit même ses lecteurs français qui cherchent une alternative à la presse chauvine.

A la fin de 1916, le journal, par l'entremise de Paul Seippel, lui refuse son article "La route en lacets qui monte". Pourquoi ce refus? Cet article est d'une autre teneur que "Au-dessus de la mêlée" ou "Les idoles" – il ne s'en prend pas aux autorités françaises. Rolland y exprime avant tout l'espoir que, de cette guerre, surgira une Europe unie. Est-ce la vision d'une fraternité future possible entre peuples ennemis qui est une idée dangereuse pour le *Journal*, ou est-ce avant tout le fait que cet essai porte la signature de Rolland? Un texte de Forel sur la "Paix supranationale" ou celui d'Adolphe Ferrière sur "Ma patrie : l'Europe" ³² auraient sans doute été autrement accueillis. Mais se voir associé au nom même de Rolland, c'est se compromettre. Rolland doit maintenant se rendre à l'évidence : "Il n'y a plus de place pour [lui], au *Journal de Genève*" ³³. Le refus du *Journal* provoque chez l'écrivain un jugement définitif et d'un ordre plus général sur le milieu genevois : "La mauvaise foi, l'hypocrisie, le mensonge de ces grands bourgeois calvinistes ne me sortiront plus de l'esprit" ³⁴ [.....]

²²Cité dans *Ibidem*.

²³ Cité dans Romain ROLLAND, *Journal des années de guerre*, p. 1416.

²⁴ Cité dans Romain ROLLAND, *Journal des années de guerre*, p. 181. Dans son dernier article, "Les idoles", publié dans le *Journal de Genève* du 4 décembre, Rolland renvoyait dos à dos les intellectuels allemands et français. Il les accusait d'avoir érigé en "idoles" certaines notions en cours, celle de *Kultur* chez les Allemands, de civilisation ou de latinité chez les Français, et celle de race. De telles idéologies entretenaient l'idée de la supériorité d'un peuple sur un autre.

²⁵ *Ibidem*, p. 182.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ *Ibidem*, p. 615.

²⁸ Bonnard était également journaliste à la *Semaine littéraire*. Pour une raison que nous ignorons, Georges Wagnière, directeur du *Journal de Genève*, laissait à Bonnard la gouverne du journal quoiqu'il ne fût pas, disait-il, en accord avec la ligne politique suivie par le rédacteur.

²⁹ *Ibidem*, p. 709.

³⁰ *Ibidem*, p. 925.

³¹ *Ibidem*, p. 926.

³² Publié dans *Le Carmel*, juillet et août 1916.

³³ Romain ROLLAND, *Journal des années de guerre*, p. 1027.

³⁴ *Ibidem*, p. 1028.